



Jerico

de Luis Alberto Lamata

fiche technique

Vénézuela - 1991 - 1h30

Réalisateur :
Luis Alberto Lamata

Scénario :
Luis Alberto Lamata

Musique :
Federico Gattorno

Interprètes :
Cosme Cortazar
Francis Rueda
Doris Diaz
Alexander Milic
Luis Pardi
Yajaira Salazar
Amilcar Marcano
Wilfredo Cisneros
Luis Alberto De Mozos
Fanny Diaz
Zenay Santana
Armando Gota
Gonzalo Cubero
Hector Clotet
Alfredo Gerardi
Diego Sadot



Résumé

Au XVI^e siècle, l'aumônier d'un conquistador fait prisonnier par les Indiens des Caraïbes va vivre auprès d'eux pendant cinq ans, adoptant leurs mœurs et leurs croyances. Récupéré par les soldats espagnols, on va tenter de le reconvertir, surtout parce qu'il connaît la cachette d'un trésor.

Critique

On peut imaginer ce qu'en aurait fait un Bunuel, mais Lamata ne démerite pas avec l'énergie d'un premier film. C'est un conte philosophique sur le chevauchement de deux civilisations incompatibles. Incarné avec un réalisme quasi ethnographique par un comédien possédé, voilà une réflexion riche et ambiguë qui sauve l'honneur cinématographique de l'année Christophe Colomb.

Elle

La conquête ibérique de l'Amérique latine ne constitue pas un sujet inédit même quand la saga des conquistadores n'y est pas aussi glorieusement célébrée que le voudrait la tradition. Pour ne citer que trois exemples relativement récents, Herzog

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA

avec **Aguirre** remettait en cause la grandeur du conquérant et l'image du héros, Joffé dans **Mission** dénonçait une mission évangélisatrice de l'Eglise romaine interdite de s'aventurer hors les limites d'un alibi colonisateur, tandis que **l'El Dorado** de Saura questionne le système politique et militaire de la base au sommet. Si ces films réservent parfois une priorité excessive du spectacle sur le sujet, force est de reconnaître qu'ils gagnent sur ce terrain. Et il est bien difficile de ne pas y penser en abordant le **Jerico** de Luis Alberto Lamata, ce qui ne va pas à son avantage au début. Il est vite évident que Lamata manque de moyens, dans tous les sens du terme, pour égaler ses prédécesseurs à ce jeu, tandis que ses intentions restent encore floues. Autant dire que le spectateur se tient sur la réserve pendant toute cette première partie. Mais dès que, à travers l'histoire de Santiago, moine dominicain que la réalité de la conquête va amener à remettre sa foi en question jusqu'à se laisser "convertir" par les Indiens qui l'ont fait prisonnier, Lamata aborde le sujet qui l'intéresse réellement, son film prend une autre dimension pour laquelle le manque de moyens devient paradoxalement un atout. D'abord au cours de la partie charnière que constitue la marche-désertion vers une mythique mer du sud ponctuée par la fin des illusions, l'abandon d'un blessé, le cannibalisme, la mort traités avec une distance à la limite de l'indifférence qui les rend encore plus durs. Déjà l'attention est stimulée par l'amorce de l'itinéraire de Santiago, d'une foi naïve et abstraite à l'échec entre deux mondes auxquels il a cru et qui vont tous les deux le rejeter. Mais, malgré l'intérêt de ce sujet, c'est davantage encore avec la restitution de la vie quotidienne dans le village indien que **Jerico** prend le meilleur de sa force et de son intérêt. La direction d'acteurs un peu flottante du début laisse la place à une convaincante présence du moindre figurant, tandis qu'on évite les facilités du pittoresque

et des scènes à faire (même "l'initiation" de Santiago par les Indiens reste elliptique). La caméra y trouve un naturel que révèle bien le traitement indifférent de la nudité des personnages, et le renoncement à la compréhension des langues (merci de nous avoir évité les balbutiements tarzanesques) force le regard pour le spectateur comme pour Santiago. Ces qualités n'occulent pas totalement des faiblesses surtout sensibles dans la première partie et dans l'épilogue, mais elles suffisent à faire de **Jerico** un film tout à fait digne d'intérêt.

François Chevassu
Le Mensuel du Cinéma n°6

Dans son pays, le Venezuela, **Jerico** a été comparé à **Danse avec les loups**. La similitude de départ est évidente : ici aussi un Européen passe à l'ennemi, voire indigène. Sinon tout sépare les deux films. L'isthme de Panama et deux siècles, d'abord, puisque le personnage principal est ici un moine castillan, Santiago (Cosme Cortazar), parti de Cuba pour évangéliser les Indiens du continent, au quinzième siècle. Surtout, on dirait qu'Alberto Lamata, jeune réalisateur qui signe ici son premier long-métrage, s'est évertué à s'éloigner de Hollywood. Il filme très violemment, à grands coups de caméra, avec des angles très biscornus, laissant le spectateur interloqué en route, à l'image de ces guides indiens qui se faufilent entre les lianes sans se soucier des conquistadores en armure qui les suivent. La méthode a ses inconvénients et l'on se doute bien par instants qu'elle sert aussi de cache-misère, financière et artistique. Le héros, d'autre part, n'en est pas un. C'est à peine un personnage, un emblème plutôt, qui parle peu à l'écran, l'essentiel du texte (le Journal du frère Santiago) étant lu par une voix féminine et off. Enfin Lamata ne rate pas une provocation, une horreur sanguinolente, sans que l'on puisse toujours faire la

part du réalisme et du grand-guignol. Et pourtant de ce chaos cinématographique émerge une image très nette de la rencontre des deux mondes. Lamata n'idéalise pas les Indiens, il se contente de montrer la cohérence, la solidité de leur société tant qu'elle reste à l'abri de l'Europe. Les meilleures scènes sont sans doute celles qui montrent les cérémonies initiatiques, les trances qui saisissent les hommes de la tribu après qu'ils ont inhalé une poudre mystérieuse. Mais sans jamais prétendre faire œuvre d'ethnologie. La présence de l'Européen transforme cette chronique en drame, en prélude au massacre. Ce sens de la tragédie insuffle une force étonnante à ce film.

Thomas Sotinel
Le Monde

Le réalisateur

Luis Alberto Lamata est né le 14 décembre 1959 à Caracas. Diplômé de l'Ecole d'Histoire de l'Université Centrale du Venezuela, il travaille depuis 1983 comme scénariste et metteur en scène pour la télévision nationale (Radio Caracas Télévision) pour qui il a écrit et réalisé plusieurs centaines d'heures de séries et longs métrages de fiction.

Filmographie

Courts métrages :

Félix, ou savez-vous combien gagne un caissier ? 1984
Un jour de succès s'il vous plaît 1987

Long métrage :

Jerico 1991